

ABONNEMENT.

A QUEBEC :
12 mois, 10s.
6 " 5s.
3 " 2s-6d.
payable d'avance.

L'ORDRE SOCIAL.

ABONNEMENT.

A LA CAMPAGNE :
12 mois, 7s-6d.
outré les frais de
Poste.
payable d'avance.

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, AGRICOLE ET DE TEMPERANCE.

C'est la Presse catholique qui est appelée à propager les seules doctrines religieuses et politiques qui sauveront le monde.—*Ryancey*

BUREAU DE REDACTION, }
No. 5, Rue des Jardins. }

QUEBEC, JEUDI, 13 JUIN, 1850.

BUREAU DE REDACTION, }
No. 5, Rue des Jardins. }

SOMMAIRE DE CE NUMÉRO.

Littérature — Le lendemain de la victoire, par L. Veillot.—**Education**.—De l'éducation et de son influence sur la société, par B. Marquette.—**Parlement Canadien**.—Débats, etc.—**Collaboration**.—Le Communisme, ou les Théories de l'*Avenir* et du *Moniteur Canadien*, en pratique, par Un Villageois du comté de D....—**Chronique Politique**.—Nouvelles locales ; Faits Divers, &c., &c.

LITTÉRATURE.

LE LENDEMAIN

de la

VICTOIRE.

(La scène se passe en Europe.)

(Suite.)

XI.

L'OUVRIER.

Comte de Lavaur, me reconnaissez-vous ?

VALENTIN.

Vous êtes l'insurgé blessé de 1848 qui a été soigné et caché quelques jours chez moi.

L'OUVRIER.

Oui, et qui est parti sans prendre congé.

VALENTIN.

Avez-vous cru que je vous livrerais ?

L'OUVRIER.

Je vous connais mieux. J'ai voulu échapper à vos discours, parce qu'ils affaiblissaient mes colères. Dès notre premier entretien, je vous ai déclaré que je nourrissais contre la société une haine irréconciliable, et que je la poursuivrais d'une guerre éternelle et sans merci.

VALENTIN.

Je m'en souviens.

L'OUVRIER.

Vous m'avez sauvé cependant.

VALENTIN.

« J'ai trouvé en vous beaucoup d'ignorance, beaucoup de passion et quelque générosité. Je vous ai plaint, j'ai cru que je parviendrais à vous éclairer. Je me suis sans doute trompé.

L'OUVRIER.

Plus que vous ne pensez.

VALENTIN.

Je continue de vous plaindre et je ne regrette pas mon erreur.

L'OUVRIER.

Comme il vous plaira. Voici ce qui m'amène.

Vous êtes proscrit. Les agens du gouvernement provisoire sont à votre porte, où mes compagnons les retiennent. Je viens à mon tour vous protéger.

VALENTIN.

Avez-vous ce pouvoir ?

L'OUVRIER.

Plusieurs se disent et se croient les maîtres. Il n'y en a pas d'autre que moi. Je suis celui qu'on appelle LE VENGEUR !

VALENTIN.

Ah ! c'est vous ?

LE VENGEUR.

C'est moi.

VALENTIN.

Après ce qu'on dit de vous et ce que j'en sais, je suis surpris de ne point vous trouver ingrat.

LE VENGEUR.

On ne dit rien de trop, et vous ne savez pas tout ; mais que j'agisse par sentiment ou par politique, ne vous en occupez point. Sachez seulement que vous êtes libre. Ils font, je crois, un dictateur là-bas, à l'Hôtel-de-Ville. Le dictateur est moins en sûreté que vous. Malheur à qui viendrait vous toucher sous ma main !

VALENTIN.

Quel que soit votre pouvoir, vous ne me sauvez pas malgré moi. Je n'accepte la liberté qu'à deux conditions.

LE VENGEUR.

Faites-les connaître.

VALENTIN.

Ma femme et ses parents, qui sont ici, seront conduits hors de la ville, dans l'asile qu'ils désigneront.

LE VENGEUR.

Je l'accorde, et même ils emporteront ce qui leur plaira.

VALENTIN.

Je vous remercie pour les vieillards. Quant à ma femme, elle n'emportera comme moi que ses vêtements. Nous ne possédons pas autre chose. Nous donnons tous.

LE VENGEUR.

A qui ?

VALENTIN.

Dans l'avenir, à Dieu ; dans le présent, à ceux qui nous dépouillent. Désormais la comtesse de Lavaur n'a besoin que d'une aiguille ; moi, je n'ai besoin que d'une épée.

LE VENGEUR.

Je vous comprends. Est-ce tout ?

VALENTIN.

Je veux que vous me compreniez bien. Je suis gentilhomme et j'ai mes scrupules. Vous comprenez bien que je n'accepte la liberté que pour vous faire la guerre, et que je vous la déclare éternelle. Fugi-